Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 24

Artikel: Un remède
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225305

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN REMEDE

DE la terrasse inférieure du château de Laufen près Schaffhouse, M. et Mme Bongarçon admiraient, vers la fin d'une lumineuse après-midi, les bonds désordonnés des flots verts du Rhin s'abîmant en un saut vertigineux dans le gouffre d'écume qui forme la chute du grand fleuve. Madame avait ouvert son parapluie pour abriter elle et son mari contre les atteintes de l'eau rejaillissant au-dessus du promontoire où ils se trouvaient. Devant eux, un autre couple de voyageurs affrontait, dans les mêmes conditions, l'imposant spectacle. Le bruit infernal causé par le fracas de la masse d'eau tombant sur elle-même empêchait les spectateurs d'échanger des réflexions, mais, M. Bongarçon, que sa femme retenait par un pan de son veston, s'avança jusqu'au parapet et, fort courageusement, fixa du regard le fond de l'abîme. Son œil exercé découvrit bientôt, accolée à la paroi, une latte que l'on avait placée exprès pour faire dévier un filet de l'onde tombante et l'envoyer, comme un jet d'eau fort naturel, asperger en une fine pluie les spectateurs avides de sensations fortes, afin de les mettre ainsi en contact immédiat et effectif avec une merveille de la nature. M. Bongarçon ne put s'empêcher, en se retournant de crier de toute la force de ses poumons :

— Tartarin de Tarascon eût été à son aise ici, puisqu'il y aurait trouvé la preuve qu'en Suisse on truque parfois la nature pour donner aux touristes la chair de poule.

Je ne sais si ces paroles furent comprises, mais en tout cas, leur écho parvint à « l'autre couple » qui, reconnaissant l'accent du pays de Morges, s'écria d'une seule voix :

— Tiens, vous êtes Vaudois !

— Mais, c'est sûr que nous le sommes, puisque nous venons de Morges, répondit M. Bongarçon, tout radieux de rencontrer des Romands. Et vous, seriez-vous par hasard aussi des Vaudois ?

— Cela va sans dire qu'on l'est ! Si nous n'étions pas en voyage, nous serions à cette heure occupés à « turbiner » dur à Lausanne, avenue d'Echallens.

La conversation étant plus qu'épuisante aux côtés d'une « usine » qui produisait un bruit semblable au grondement ininterrompu du tonnerre, nos quatre Vaudois s'empressèrent de tourner le dos à la chute du Rhin et de remonter l'étroit sentier conduisant au château-hôtel de Laufen où, heureux de se trouver entre compatriotes, ils résolurent sans grande discussion de « prendre un verre » en passant. A peine assis, la dame de l'avenue d'Echallens tint à compléter les formalités des présentations que le fracas des eaux mugissantes avait nécessairement écourtées.

— Est-ce que vous n'avez vraiment jamais entendu parler de mon mari ? fit-elle à M. et Mme Bongarçon. Il est possible que vous le connaissiez mieux sous son surnom de « Pelure d'orange » que sous le nom d'Antoine Duparc, car à Lausanne tout le monde l'appelle « Pelure d'orange », n'est-ce pas Antoine ? Et qu'il est tout fier de cet honneur ! Il y a du reste bien de quoi. Si l'on pouvait « statistiquer » toutes les personnes qui doivent à mon cher mari, sinon la vie, du moins une jambe, un bras ou des côtes, on serait étonné de leur nombre. Je répète souvent à Antoine que cela se retrouvera à son ensevelissement. Je suis sûre que la moitié de la ville y sera. Un bon homme comme ça !

Etait-ce l'émotion de voir par anticipation l'imposant cortège des funérailles ou tenait-elle à souligner par un argument essentiellement féminin la haute valur de son mari ? Toujours est-il que la brave dame Duparc se mit là-dessus à fondre en larmes et à sangloter comme un enfant.

Son mari, quelque peu décontenancé par cet intermède inattendu, s'empressa de rétablir l'équilibre en disant à sa trop tendre moitié :

— Comment sais-tu que c'est moi qui mourrai le premier ? Si tu délogeais avant moi, tu ne verrais pas mon ensevelissement !

Cette remarque eut le don de faire tarir rapidement les larmes de la pauvre femme qui excusa de son émotivité et reprit le fil de ses explications :

— Vous ne savez pas que mon mari a une âme de philanthrope. Chaque fois qu'il aperçoit une pelure d'orange ou de banane errer sur la route ou sur le trottoir, il n'a pas de repos qu'il ne l'ait reléguée d'un adroit coup de pied dans quelque recoin où elle ne peut plus nuire aux personnes distraites ou affairées. L'autre jour, la cousine Alice Mercanton, d'Aran, qui ignorait cette manie de mon mari et qui l'observait de loin sur le Grand-Pont, n'arrivait pas à imaginer pourquoi, à chaque instant, il esquissait élégamment un pas de danse en jetant la jambe droite rapidement du côté gauche. Ce ne fut qu'après l'avoir rejoint que la cousine comprit le sens de ces chassés-croisés peu habituels sur la voie publique.

Mme Bongarçon qui, sans doute, n'avait jamais glissé sur une pelure d'orange et ne saisissait que bien imparfaitement le côté éminemment utilitaire de la vieille habitude de l'honorable M. Duparc, crut devoir, elle aussi, y aller de son expérience et de ses confidences. Elle ajouta en guise de commentaire :

— Je crois bien que chaque homme a sa manie. Si M. Duparc fait la chasse aux pelures d'oranges, mon mari scie des billes dès qu'il ferme les yeux. A la maison, cela ne dérange personne, mais, en voyage, c'est bien malcommode. A Bâle, nous avons été insultés au milieu de la nuit à cause de cela et, hier soir, à Zurich, dans une chambre de l'hôtel adjacente à la nôtre, un petit gosse tout effrayé par ces ronronnements d'éléphant a pleuré la moitié de la nuit et nous a tenus éveillés presque jusqu'au matin. Sa mère s'est plainte dès qu'elle nous a aperçus. Quelles aventures allons-nous encore avoir à cause de ces ronflements qui font trembler les murs ? Quand j'y pense, je perds presque le goût pour les voyages.

A l'ouïe de ces hauts faits, le visage de la bonne dame Duparc s'illumina d'un large sourire et, tendant les bras, elle donna affectueusement l'accolade à sa voisine en lui disant :

— Ma pauvre dame, consolez-vous ; je sais ce que c'est. J'ai passé par là ; mais, j'ai un remède qui est efficace et pas coûteux du tout. Procurez-vous une ficelle assez longue pour relier largement deux lits et, le soir, avant de vous endormir, attachez-la par un bout à un poignet de votre mari et par l'autre bout à vous-même, puis, chaque fois que le concert se fera trop sonore, tirez la ficelle plus ou moins énrgiquement, de façon à aménuiser le souffle de M. Bongarçon. Ainsi, vous n'aurez plus d'ennuis, vous verrez, chère madame.

Pendant cette conversation, les messieurs, tout en dégustant leur vin, avaient placidement écouté les dames. « Pelure d'orange » se contenta, sur un clignement des yeux significatif de Bongarçon, d'ajouter après avoir entendu les conseils que donnait son excellente conjointe :

— Les femmes, n'est-il pas vrai, c'est fait pour barjaquer ; si l'on veut avoir la paix, il faut les laisser jaser.

Aimé Schabzigre.

DANS LA BOULANGERIE

JEANS, le garçon, courtise tour à tour la *fluette Madeleine* aux yeux en *amandes* et cette grande *sèche* de *Marguerite* aux *tresses* dorées. Ne s'avise-t-il pas, ce *prussien*, de *coller un pain* en *première* à cette *fine fleur* d'apprenti, qui faisait l'âne pour avoir du *son !* Histoire de lui apprendre à se mêler de ses affaires !

Comme, ensuite de ce *four*, la discorde allait en *croissant*, il eut *tôtfait* d'être complètement *brûlé* et voilà ce que c'est que de tout mettre en *cannelle*. En fin de compte il a fallu aller chez le juge, homme de sens *rassis*, qui proposa *tout chaud* de *partager la miche*. Mais la note fut tellement *salée* qu'il fallut beaucoup de *galette* pour ne pas passer pour une *tourte*, si bien qu'il en restera pour longtemps *pané*, sinon *glacé*.

C'est grâce au patron à la barbiche *poivre et sel* qui ne peut être à la fois *au four et au moulin*, mais n'a pas mangé son *pain blanc le premier*, qu'il a pu sortir du *pétrin*. Quelle *bonne pâte*, tout de même !...

Fridolin.

Un grand modeste. — Voilà comment l'on pourrait surnommer l'ingénieur genevois René Thury, éminent pionier de l'électrotehnie ! Ancien collaborateur d'Edison, il a réalisé une série d'inventions qui eussent fait la gloire d'un autre, mais M. Thury préfère, comme la violette, l'ombre discrète. C'est donc par une sorte de miracle que **L'Illustré** du 15 juin est en mesure de présenter une captivante interview du vieux chercheur genevois, interview qui est, par surcroît, illustrée de fort belles photographies. A noter dans le même numéro des reportages photographiques sur la création de « La Terre et l'Eau » à Mézières, la fête des Narcisses, les courses de Morges, la nouvelle plage de Neuveville, un dimanche à Chillon, etc.

LA CARPE

APRES un premier conciliabule et une longue discussion sans aucun résultat, M. et Mme Tirefontaine résolurent de tenir une nouvelle conférence et d'y admettre leur fille Elodie. Après tout, Elodie avait vingt-quatre ans et quelques mois ; il s'agissait d'elle et de son avenir ; il était naturel et même légitime qu'elle eût voix au chapitre.

M. Tirefontaine, assis au coin de la cheminée, avait un air plus empesé, plus solennel que de coutume ; Mme Tirefontaine, les mains jointes sur son tricot et les besicles relevées sur son front, tenait les yeux obstinément baissés. Elodie entra.

— Mon enfant, commença aussitôt M. Tirefontaine, tandis que Mme Tirefontaine toussotait dans sa main d'une petite toux sèche, par où avait coutume de se manifester son émotion, te voilà arrivée à un âge où il faut décidément songer à t'établir.

Elodie soupira : n'était-ce point, avec son rêve le plus cher, son souci perpétuel ?

— Tu nous parais avoir la vocation du mariage, et nous ne voulons pas la contrarier. Préoccupés depuis longtemps de ton bonheur, nous avons même, ta mère et moi...

Mme Tirefontaine, plus étranglée encore, détourna la tête pour s'essuyer les yeux.

— ...Nous avons parlé à cette excellente Mme Vulpain, qui a su réunir déjà avec tant d'adresse les pierres de bien des foyers heureux, et elle nous a confié, l'autre jour, qu'elle songeait pour toi au fils d'une de ses amies.

Les joues d'Elodie s'empourprèrent, et ce fut à son tour d'avoir les yeux humides et la gorge serrée, tandis que M. Tirefontaine poursuivait, impassible, de sa même voix grave :

— Or, nous voudrions, dans une conjoncture aussi importante, améliorer encore, si possible, ses bonnes dispositions à ton égard, et il nous a semblé que, quel que soit son désintéressement, un petit cadeau... une attention de ce genre, n'est-il pas vrai? n'est jamais pour déplaire... Seulement, nous sommes, sur ce point, assez embarrassés ; et nous avons cru bon, puisque tu es la première intéressée, de prendre ton avis. Que lui offrir ? une gerbe de fleurs ! La fleuriste de la rue des Audiettes vint justement de recevoir de Nice des œillets merveilleux.

Mme Tirefontaine rabaissa ses lunettes et, regardant son mari par-dessus leur monture d'écaille :

— Prosper, je te l'ai déjà dit, des fleurs, à l'âge de Mme Vulpain, cela pourrait lui paraître ironique ; tu sais tout comme moi qu'elle est très susceptible ; je craindrais qu'elle interprétât mal notre bonne intention.

— Maman a peut-être raison, fit Elodie, qui tremblait déjà que quelque maladresse vînt, par mégarde, compromettre l'espoir si charmant tout à coup entr'ouvert dans son cœur.

— Je crois, reprit Mme Tirefontaine, qu'un coussin brodé par Elodie ferait bien mieux l'affaire.

— Fort possible, objecta son mari, mais avant que le coussin soit brodé, Elodie, j'espère, sera mariée... à moins que Mme Vulpain, en ce